

Réponses à l'objection du tonneau percé

« CALLICLÈS — Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau. »
PLATON, *Gorgias*, 494a-494b

« Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse ! de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. » »
Charles BAUDELAIRE « Enivrez-vous », *Petits poèmes en prose*, 1862

Analyses

« POUR LA PSYCHOLOGIE DE L'ARTISTE. — Pour qu'il y ait de l'art, pour qu'il y ait une action ou une contemplation esthétique quelconque, une condition physiologique préliminaire est indispensable : l'ivresse. Il faut d'abord que l'ivresse ait haussé l'irritabilité de toute la machine : autrement l'art est impossible. Toutes les espèces d'ivresses, fussent-elles conditionnées le plus diversement possible, ont puissance d'art : avant tout l'ivresse de l'excitation sexuelle, cette forme de l'ivresse la plus ancienne et la plus primitive. De même l'ivresse qui accompagne tous les grands désirs, toutes les grandes émotions ; l'ivresse de la fête, de la lutte, de l'acte de bravoure, de la victoire, de tous les mouvements extrêmes ; l'ivresse de la cruauté ; l'ivresse de la destruction, l'ivresse sous certaines influences météorologiques, par exemple l'ivresse du printemps, ou bien sous l'influence des narcotiques ; enfin l'ivresse de la volonté, l'ivresse d'une volonté accumulée et dilatée. — L'essentiel dans l'ivresse c'est le sentiment de la force accrue et de la plénitude. Sous l'empire de ce sentiment on s'abandonne aux choses, on les force à prendre de nous, on les violente, — on appelle ce processus : idéaliser. [...] Dans cet état on enrichit tout de sa propre plénitude : ce que l'on voit, ce que l'on veut, on le voit gonflé, serré, vigoureux, surchargé de force. L'homme ainsi conditionné transforme les choses jusqu'à ce qu'elles reflètent sa puissance, — jusqu'à ce qu'elles deviennent des reflets de sa perfection. Cette transformation forcée, cette transformation en ce qui est parfait, c'est — de l'art. Tout, même ce qu'il n'est pas, devient quand même, pour l'homme, la joie en soi ; dans l'art, l'homme jouit de sa personne en tant que perfection. »
Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, Flâneries inactuelles, 8-9

« Je pense que le sentiment de l'horreur (je ne parle pas de l'effroi) ne répond pas, comme le croient la plupart des hommes, à ce qui est mauvais pour eux, à ce qui lèse leurs intérêts. Au contraire, s'ils nous font horreur, des objets qui n'auraient pas autrement de sens revêtent à nos yeux la plus grande valeur. L'activité érotique elle-même peut être horrible, elle peut aussi bien être noble, éthérée, excluant les contacts sexuels, mais elle illustre le plus nettement un principe des conduites humaines : ce que nous désirons est ce qui épuise nos forces et ressources et qui met, s'il le faut, notre vie en danger. Nous n'avons pas toujours, à vrai dire, les moyens de le vouloir, nos ressources s'épuisent et le désir fait défaut (il est tout bonnement inhibé) dès qu'un danger trop inévitable nous concerne. Si néanmoins nous trouvons en nous le courage et la chance suffisants, l'objet que nous désirons le plus est le plus susceptible en principe de nous menacer et de nous ruiner. Les divers individus supportent inégalement de grandes pertes d'énergie ou d'argent — ou de sérieuses menaces de mort. Mais dans la mesure où ils le peuvent, les hommes vont au-devant des plus grandes pertes et des plus sérieuses menaces. Si nous croyons généralement le contraire, c'est qu'ils ont généralement peu de force : mais dans leurs limites personnelles, ils n'en ont pas moins accepté de dépenser et s'exposer au danger. »

Georges BATAILLE, *Œuvres Complètes*, 1937